

**Zeitschrift:** Archives héraldiques suisses : Annuaire = Schweizer Archiv für Heraldik : Jahrbuch = Archivio araldico svizzero : Annuario  
**Herausgeber:** Schweizerische Heraldische Gesellschaft  
**Band:** 85 (1971)

**Artikel:** L'art et l'héraldique en Suisse du XIIIe au XVIe siècle  
**Autor:** Lapaire, Claude  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-763057>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 30.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'art et l'héraldique en Suisse du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle

par CLAUDE LAPAIRE

Il y a environ cent cinquante ans, la Suisse était encore une fédération d'Etats indépendants, dont l'unité se définissait bien moins par une conscience vraiment nationale que par ce qui opposait les cantons aux grands pays voisins. Cette exceptionnelle diversité des langues, des religions, des intérêts économiques et politiques, a fait place aujourd'hui à une unité beaucoup plus profonde. Mais si nous voulons comprendre les œuvres d'art suisses antérieures au XIX<sup>e</sup> siècle, nous devons nous rappeler qu'elles sont nées dans des régions pratiquement indépendantes, dans lesquelles la notion de pouvoir central n'existait pas. Cette constatation est encore bien plus importante si nous voulons nous pencher sur les œuvres d'art et les monuments héraldiques suisses du Moyen Age <sup>1</sup>.

Nous allons diviser notre tour d'horizon en deux parties, examinant successivement la situation en Suisse romande et en Suisse allemande. Pour chacune des deux régions, nous distinguerons les monuments héraldiques des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles de ceux des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, c'est-à-dire que nous chercherons à opposer à l'intérieur de ces deux régions à structure sociale différente, l'époque la plus brillante de la féodalité à celle de l'épanouissement de la bourgeoisie.

Dans les pays qui forment aujourd'hui la Suisse romande, on assiste dès le XII<sup>e</sup> siècle à l'essor d'une famille établie à l'origine au sud des Alpes, celle des comtes de Savoie. Les Savoie prirent pied tout d'abord dans le Bas-Valais, puis dans le Pays de Vaud, annexant au XIII<sup>e</sup> siècle la plus grande partie de l'évêché de Genève. En 1401 ils s'approprièrent la ville même de Genève et, en 1452, celle de Fribourg. Leur rapide développement vers le nord et l'ouest fut freiné par le roi de France et par les Confédérés. La défaite que les Suisses infligèrent au duc de Bourgogne Charles Le Téméraire, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, obligea les Savoie, qui s'étaient alliés aux ducs de Bourgogne, à abandonner le Bas-Valais et Fribourg et à céder peu à peu le pays de Vaud aux Bernois, qui finirent par s'y établir en 1536. La domination savoyarde en Suisse romande fonda l'unité de cette région. Soumis à un pouvoir fortement centralisé, le Pays romand se développa d'une façon remarquable. Les nombreux monuments héraldiques du Moyen Age qui y sont encore conservés témoignent de la forte emprise des Savoie sur l'ensemble des châteaux, villes et établissements religieux et de l'épanouissement des quelques dynastes locaux qui avaient su lier leur sort à celui des comtes de Savoie.

Le plus ancien des monuments héraldiques de la maison de Savoie se trouve à Sion, dans l'une des salles du chapitre de Notre-Dame de Valère, dénommée la « Caminata », dont le plafond est fait de grosses poutres apparentes. L'une d'elles est ornée de six écus aux armes de Savoie, France et Angleterre, d'une part, et des dauphins du Viennois, des sires de Châlon-Arlay et des comtes du Genevois de l'autre. Il pourrait s'agir de la commémoration d'un des nombreux traités de paix conclus entre l'évêque de Sion et le comte de Savoie au cours des luttes qui les opposèrent au XIII<sup>e</sup> siècle. La présence des écus de France et d'Angleterre rappelle que Pierre II de Savoie était l'oncle par alliance de saint Louis et d'Henri III Plantagenêt. Les autres écus évoquent des liens

de famille très étroits, comme les Savoie avaient su les tisser avec toute la noblesse d'entre Rhône et Saône. Ce cycle armorié, le plus ancien de Suisse, semble remonter au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Les comtes de Savoie avaient fait de l'abbaye de Saint-Maurice l'un de leurs monastères privilégiés et la cathédrale de Lausanne fut également l'objet de leurs largesses à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Elle reçut d'eux une série de vêtements liturgiques portant leurs armes, conservés aujourd'hui au musée historique de Berne.

Le couvent des franciscains de Lausanne jouit lui aussi de la faveur des comtes de Savoie. L'église Saint-François fut très fortement remaniée entre 1383 et 1387. Cette transformation fut financée pour la plus grande partie par les comtes de Savoie, dont les armes se retrouvent aux voûtes de la nef, dans un vitrail et, surtout, sur les admirables stalles sculptées. Celles-ci sont l'œuvre de Jean de Liège, l'architecte attitré des comtes de Savoie, qui travailla notamment aux châteaux de Chillon et de Ripaille<sup>3</sup>.

Terminons cette rapide évocation des monuments héraldiques de Savoie en Suisse romande au XIV<sup>e</sup> siècle par un gonfanon, conservé aux archives familiales du château de Blonay, écartelé aux armes des seigneurs de Blonay et de la croix de Savoie. Comme nous ne connaissons pas de mariages entre les Savoie et les Blonay à cette époque, il faut admettre que ce gonfanon résulte d'une augmentation d'armoiries accordées par les comtes de Savoie, témoignage de leur forte emprise sur la noblesse romande<sup>4</sup>.

Nous tournant vers les œuvres héraldiques des familles nobles de Suisse romande, nous ne retiendrons, faute de temps, que celles timbrées aux armes des comtes de Neuchâtel, des sires de Grandson, de La Sarraz et de Rarogne. Le Musée de Sion possède l'un des documents héraldiques majeurs de l'Europe médiévale : l'écu des sires de Rarogne. C'est un écu en bois, recouvert de parchemin, avec une aigle à l'allure combative, aux ailes vigoureuses et aux serres puissantes. L'écu, datant des années 1300, provient de l'église de Valère, où il surmontait sans doute le tombeau des membres de la famille de Rarogne<sup>5</sup>.

Dans le chœur de l'église paroissiale de Ressudens, sanctuaire que les Grandson avaient reçu de leur suzerain, le comte de Savoie, Guillaume de Grandson fit peindre, vers 1376, des scènes de la vie de la Vierge et du Christ, avec une bordure sur laquelle les armes des Grandson alternent avec leur devise « je le veil »<sup>6</sup>. Une composition héraldique analogue décore un fragment de reliquaire ou d'autel portatif, conservé au Musée de Fribourg<sup>7</sup>.

Au pied du château des sires de La Sarraz, famille issue de la branche aînée des Grandson, s'élève une chapelle funéraire qui abrite un cénotaphe remarquable. Le gisant, sculpté sous la forme terrifiante d'un cadavre rongé par les vers et les crapauds et ayant à ses pieds son heaume et son cimier, est François de la Sarraz, mort en 1360. De part et d'autres de l'enfeu se tiennent les deux fils du défunt, François II et Aymon III, accompagnés de leurs épouses, debout à l'intérieur de la niche. Six jeunes gens et jeunes filles sont sculptés dans les arcatures du sarcophage et représentent des pleurants<sup>8</sup>.

Un cénotaphe, assez semblable par sa forme générale, s'élève dans le chœur de la collégiale de Neuchâtel. Une inscription nous apprend qu'en 1372, le comte Louis II de Neuchâtel fit construire cette tombe et toute cette machine, *totamque machinam*, à la mémoire des siens. C'est un monument assez compliqué, sur l'histoire duquel on n'a pas fini de discuter<sup>9</sup>.

En abandonnant le XIV<sup>e</sup> siècle pour nous pencher sur les monuments armoriés des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en Suisse romande, nous pourrions nous attendre à y trouver une héraldique toute différente. Mais il n'y a pratiquement pas eu de changements dans la structure sociale en Suisse romande entre les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. La coupure, très brutale, ne se fera qu'après l'arrivée des Bernois, en 1536. Au XV<sup>e</sup> siècle, la domination savoyarde est toujours aussi forte. La noblesse locale est quelque peu reléguée à l'ar-

rière-plan au profit de fonctionnaires ou de dignitaires ecclésiastiques amenés d'autres régions du tout-puissant et vaste duché de Savoie. Nous retrouvons souvent les armoiries des Savoie. Les familles nobles de Suisse romande n'ont guère de monuments héraldiques importants à nous offrir pour cette époque. En revanche, nous rencontrons un peu partout les armes de nouveaux venus, originaires de France ou du Piémont. Nous citerons seulement celles de deux évêques de Lausanne. Georges de Saluces, originaire du val d'Aoste, fit don à sa cathédrale de deux magnifiques tapisseries, actuellement conservées au Musée de Berne <sup>10</sup>. Aymon de Montfalcon, prélat fastueux, originaire de l'actuelle Savoie, apposa ses armes en plusieurs points de la cathédrale qu'il avait remise en état. Il l'enrichit de nombreux vêtements liturgiques et, surtout, des belles stalles, sculptées comme une fine dentelle vers 1500 et qui portent ses armes <sup>11</sup>.

Face à l'unité politique de la Suisse romande, la situation de la Suisse alémanique paraît assez chaotique. Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, l'ensemble des territoires qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la Suisse allemande est aux mains de petits ministériaux qui jouissent d'une large indépendance par rapport au pouvoir impérial impuissant et en l'absence de familles comtales ayant vraiment réussi à s'imposer à la totalité du pays. En outre, les évêques de Bâle, de Constance et de Coire et les abbés des très nombreux monastères, règnent sur une bonne partie des terres, mais sans jamais réussir à former des seigneuries ecclésiastiques stables. Seuls les comtes de Habsbourg, originaires de l'Argovie, ont essayé de s'imposer à l'ensemble du pays. Si leurs tentatives ont échoué, ils nous ont laissé du moins deux monuments héraldiques importants, dont la présence sur sol suisse est, il faut l'avouer, due au seul hasard. Avant de mourir à Vienne en 1281, Gertrude von Hohenberg, dite la reine Anne, épouse du roi de Germanie Rodolphe de Habsbourg, avait exprimé le vœu d'être enterrée à la cathédrale de Bâle, près du corps de son fils Charles, mort en bas âge quelques années auparavant. C'est ainsi que nous possédons le très beau monument funéraire royal, timbré aux armes de l'Empire et des comtes de Habsbourg <sup>12</sup>. Un second hasard, dû à une mort violente, nous a gratifié de l'église de Königsfelden. En 1308, le roi Albert I<sup>er</sup>, fils de Rodolphe de Habsbourg, fut assassiné par son neveu, alors qu'il passait non loin de son château ancestral, près de Brougg. Sur l'emplacement de ce crime, sa veuve Elisabeth fit ériger un grand monastère auquel elle donna le nom de *Campus Regis*, de Königsfelden. Le chœur comporte onze verrières qui comptent parmi les plus belles du XIV<sup>e</sup> siècle. Elles furent exécutées par des artistes alsaciens entre 1325 et 1330 et payées par les fils et les filles d'Albert I<sup>er</sup> et leurs conjoints <sup>13</sup>.

Le style des vitraux de Königsfelden, fait d'élégance et de retenue, fortement influencé par l'esprit courtois et la spiritualité de la mystique rhénane, fut particulièrement en honneur dans la région sise entre Strasbourg et Constance. Zurich était, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'un des centres les plus brillants de la vie culturelle de cette région. La ville était dirigée par des familles de chevaliers, pour la plupart ministériaux de l'abbesse de Zurich. Ces nobles résidaient dans des maisons fortes dont les tours donnaient à la cité un petit air italien, du genre de San Gimignano. C'est dans cette atmosphère que le chanoine Conrad de Mure rédigea vers 1260 son *Clipearius Teutonicorum*, poème qui décrit en vers léoniens septante-trois armoiries des grandes familles européennes et de la chevalerie de Haute-Allemagne. Ce recueil, fait pour l'enseignement, devait être illustré par des armoiries peintes, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous <sup>14</sup>. En revanche, nous possédons un armorial d'un intérêt exceptionnel, le rôle d'armes de Zurich, peint vers 1340 pour une personnalité inconnue de la région de Constance. Ce rouleau de parchemin, long de 4 m 50, conservé au Musée national suisse, comporte 559 armoiries et 28 bannières de la haute noblesse du Saint-Empire, de la chevalerie

de Haute-Allemagne et du nord-est de la Suisse <sup>15</sup>. Quelques-unes des armoiries de ce fameux rôle d'armes se retrouvent sur les poutres d'une salle aménagée vers 1305 par le chevalier Wisso dans sa maison dite « Haus zum Loch » à Zurich <sup>16</sup>.

C'est également à Zurich que fut conçu et illustré l'un des plus célèbres manuscrits profanes allemands du XIV<sup>e</sup> siècle, le chansonnier Manesse, orgueil de la bibliothèque de Heidelberg. Il contient les œuvres de cent quarante Minnesänger (troubadours allemands), compilées sur l'ordre d'un chevalier zurichois de la famille Manesse, vers 1280. Les œuvres de chaque poète sont introduites par une enluminure en pleine page, représentant soit le troubadour et ses armoiries, soit une scène tirée de ses poèmes <sup>17</sup>. Le style du principal enlumineur du chansonnier Manesse se retrouve sur une dalle funéraire du chevalier zurichois Ulrich von Regensberg, mort vers 1280, et conservée au Musée national <sup>18</sup>.

Nous pourrions découvrir un matériel héraldique presque aussi riche et varié en Suisse centrale et dans les principales autres villes de la Suisse alémanique. L'église des lazaristes de Seedorf possédait un écu en bois aux armes des sires de Brienz, donné probablement par un descendant d'Arnold de Brienz qui avait fondé la commanderie vers 1197. C'est le plus ancien écu original parvenu jusqu'à nous <sup>19</sup>.

Signalons, parmi les nombreuses cassettes armoriées de la Suisse alémanique, celle dite d'Attinghausen. Cet admirable coffret de bois, orné d'entrelacs en bas-relief imitant un décor d'ivoire, est décoré de seize écus à côté desquels se trouvent les cimiers respectifs. Il paraît avoir été exécuté vers 1280 pour l'un des sires d'Attinghausen qui en fit don, plus tard à l'église située au pied de son château <sup>20</sup>.

En évoquant les monuments héraldiques de la Suisse romande, nous avons montré combien la césure entre le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle était faible du point de vue social, et rappelé le rôle très effacé de la bourgeoisie dans la vie politique du XV<sup>e</sup> siècle. Il en va tout autrement pour la Suisse alémanique où les ministériaux qui présidèrent aux destinées des villes de Bâle, Zurich et Berne disparurent de la scène publique entre 1300 et 1400. La bourgeoisie prit la relève et affirma sa puissance dans tous les domaines au cours du XV<sup>e</sup> siècle. Bien qu'elle ait été en lutte contre la chevalerie, elle finit par adopter en partie la façon de vivre de la petite noblesse urbaine, notamment en ce qui concerne les usages héraldiques. Les bourgeois des villes suisses avaient utilisé des armoiries dès 1300 environ, imités en cela par les paysans libres, dont certains avaient des armoiries déjà dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais avant 1400, ces armoiries furent portées sans ostentation, presque exclusivement sur les sceaux. A partir de cette date, les armoiries bourgeoises apparurent au grand jour. La Suisse allemande possède le plus ancien armorial bourgeois connu, celui de la corporation des boulangers de Lucerne, dessiné en 1408 par Uli Lotz <sup>21</sup>. L'héraldique avait pris une grande importance aux yeux de la bourgeoisie. Le plus bel exemple servant à illustrer ce fait se trouve à Berne, à l'église collégiale, dite le Münster. Celle-ci fut érigée au début du XV<sup>e</sup> siècle et financée par la ville et le bourgeois de Berne <sup>22</sup>. Les voûtes portent les nombreuses armoiries des donateurs : ville, avoyers, membres du Conseil, familles d'artisans et de marchands. Les sept grands vitraux du chœur, exécutés entre 1441 et 1445, sont également timbrés aux armes des donateurs.

Vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les grandes verrières des cathédrales avaient passé de mode. On vit apparaître en Suisse un type de vitrail tout à fait différent, destiné aux édifices civils. Ce petit vitrail armorié, en général un rectangle de 20 à 50 cm de haut, jouit rapidement d'une popularité extraordinaire. Les conseils municipaux en gratifiaient les villes voisines à l'occasion de l'inauguration d'un hôtel de ville, les bourgeois en offraient pour décorer les maisons de corporations, les auberges et les demeures particulières.

Ce fut une véritable manie, chacun voulant surpasser son voisin en munificence. Aussi, malgré leur extrême fragilité, un grand nombre de ces petits vitraux sont parvenus jusqu'à nous. Le schéma de la composition se fixa très rapidement : l'écu est placé généralement au milieu de la partie inférieure du rectangle, supporté par un ou deux tenants. Parfois le tenant représente le propriétaire du vitrail. Le cadre est extrêmement simple, avec deux colonnettes supportant un arc dont les écoinçons sont ornés de motifs floraux. Parmi les nombreux verriers qui exécutèrent de tels vitraux, citons au moins Lukas Zeiner, artiste zurichois qui fit notamment la belle série des vitraux pour la salle de la Diète à Baden en 1500-1501<sup>23</sup>.

Ces vitraux de cabinet furent tout d'abord réalisés entièrement par le verrier, capable de dessiner le carton de vitrail et de transposer celui-ci en verres de couleur. Mais peu à peu la confection du projet de vitrail fut confiée à des spécialistes, travaillant pour plusieurs verriers à la fois. Toute une pléiade de dessinateurs de la première génération de la Renaissance se consacra à ce travail en Suisse. Ce développement eut au moins une conséquence aussi heureuse qu'inattendue : tandis que les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles correspondent en Europe à une certaine décadence de l'art du blason, cette même période devint, en Suisse, celle de l'apogée de l'héraldique bourgeoise.

<sup>1</sup> Ce résumé de notre conférence n'a pas la prétention d'épuiser le sujet, ni même de l'étudier d'une façon approfondie. Pour ce faire, on aura recours à GANTNER J., et REINLE A., *Kunstgeschichte der Schweiz*, 4 vol., Frauenfeld 1936-1962.

Les monuments héraldiques ont été étudiés par GANZ P., *Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz im XII. und XIII. Jahrhundert*, Frauenfeld 1899. On se rappellera que GALBREATH D. L., *Manuel du Blason*, Lausanne 1942, est illustré en grande partie d'exemples choisis en Suisse. DÜRST H., *Rittertum*, Lenzburg 1962 est également illustré d'un matériel suisse très abondant. Nous avons renoncé à aborder l'examen des sceaux dont l'étude, pourtant essentielle pour l'héraldique, nous eût mené trop loin.

<sup>2</sup> GANZ P., *Heraldische Malereien aus dem Schlosse und der Kirche von N. D. de Valère ob Sitten im Wallis*, in AHS, 14, 1900, p. 129-135. Depuis lors, ces peintures ont été nettoyées et restaurées avec soin. Des photographies en couleurs, obligeamment mises à notre disposition par notre confrère A. de Wolff, conservateur des musées du Valais, nous ont permis de rectifier plusieurs points de l'article de P. Ganz. On prendra garde, en datant ce cycle armorié, de considérer l'écu de Savoie, dont la croix n'apparaît guère avant 1270 dans les sceaux.

<sup>3</sup> MAHS Vaud I, Bâle 1965, p. 238-240, fig. 190-194.

<sup>4</sup> *Un gonfanon armorié du XIV<sup>e</sup> siècle*, in AHS 55, 1941, p. 89, pl. VII.

<sup>5</sup> GALBREATH D. L., *L'écu de Rarogne*, in AHS 56, 1942, p. 11-14, pl. I. NICKEL H., *Der mittelalterliche Reiterschild des Abendlandes*, *Der Herold* 4, 1961, p. 192-197, fig. 46 et 47b.

<sup>6</sup> STRUB M., *L'église de Ressens*, Guide de monuments suisses, 1962, et DECOLLOGNY A., *Trésors des églises vaudoises*, Lausanne 1958, p. 67 et 68.

<sup>7</sup> DEUCHLER F., *Die Burgunderbeute*, Bern 1963, n° 45, p. 150-152, fig. 56-57. L'auteur estime, à tort, que le « je le weil » est la devise d'un propriétaire antérieur.

<sup>8</sup> *Congrès archéologique de France*, 110, 1952, Suisse romande, p. 369-374.

<sup>9</sup> MAHS Neuchâtel I, Bâle 1955, p. 109-114, fig. 113-117.

<sup>10</sup> MAHS Vaud II, Bâle 1944, p. 343, fig. 326. Pour les autres tapisseries armoriées de la cathédrale de Lausanne, voir p. 340-354.

<sup>11</sup> MAHS Vaud II, Bâle 1944, p. 369-378, fig. 346-358 (vêtements liturgiques); p. 281-297, fig. 273-298 (stalles).

<sup>12</sup> BOUFFARD P., *L'art gothique en Suisse*, Genève 1948, pl. 6.

<sup>13</sup> MAHS Aargau III, Basel 1954, p. 74-324, en particulier fig. 65, 124, 143, 167 et 169.

<sup>14</sup> GANZ P., *Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz*, Frauenfeld 1899, p. 172-185 (édition du texte latin avec traduction allemande).

<sup>15</sup> MERZ W. et HEGI F., *Die Wappenrolle von Zürich*, Zürich 1930 (fac-similé).

<sup>16</sup> *Idem*, p. LXXIII-LXXXVIII et pl. 28-32.

<sup>17</sup> SILLIB R., PANZER F., HASELOFF A., *Die manessische Lieder-Handschrift*, Leipzig 1929 (fac-similé).

<sup>18</sup> BOUFFARD P., *L'art gothique en Suisse*, Genève 1948, pl. 5.

<sup>19</sup> SCHNEIDER H., *Neues zum Reiterschild von Seedorf*, in « Revue suisse d'art et d'archéologie » 12, 1951, p. 116-118, pl. 39-42. NICKEL H., *Der mittelalterliche Reiterschild des Abendlandes*, in « Der Herold » 4, 1961, p. 146-151, fig. 28.

<sup>20</sup> KOHLHAUSSEN H., *Minnekästchen im Mittelalter*, Berlin 1928, p. 68, n° 12, pl. 10.

<sup>21</sup> STAEHELIN W. R., *Die ältesten Wappenbücher der Schweiz*, in AHS 30, 1916, p. 189 et 190, pl. V. F. Fischer, *Wappenbüchlein der Pfisterzunft in Luzern*, *Der Geschichtsfreund* 44, 1889, p. 277-310 (fac-similé).

<sup>22</sup> MAHS Bern IV, Basel 1960, p. 233-348, en particulier fig. 280 (vitraux); p. 126-153, en particulier fig. 139-162 (clés de voûtes).

<sup>23</sup> SCHNEIDER J., *Die Standesscheiben von Lukas Zeiner im Tagsatzungssaal zu Baden*, Basel 1954.